

Damien Murith pousse son cri poétique dans un court et beau roman tragique

Prix des lecteurs 6/6
Le Fribourgeois, en lice avec
Le cri du diable, sera le dernier
candidat à rencontrer le public
au Lausanne-Palace ce samedi

Le cri du diable est un cri. Qui hurle la force de la poésie, la puissance des mots, le pouvoir saisissant des métaphores. Un cri singulier, intemporel, en lice pour le Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne. Damien Murith, son auteur, rencontrera le public samedi au Lausanne-Palace.

En attendant, on le trouve dans la maison où il vit avec sa femme et leurs trois filles. L'ancienne ferme se cache dans un repli de la campagne fribourgeoise, avec une rivière à ses pieds et un bout de forêt qu'il faut entretenir. Cette situation isolée convient bien à cet enseignant de 47 ans qui a habité un temps à Fribourg et qui y travaille toujours.

Son court roman se pose en clôture du Cycle des maudits, après *La lune assassinée* (2013) et *Les mille veuves* (2015). Tous trois parus à L'Âge d'Homme. Chaque volume peut se lire séparément, mais il serait dommage de se priver de l'unité de ton de cette écriture belle et singulière. Trois tableaux qui se complètent: un premier planté dans une terre ingrate, un second ancré au bord d'une mer qui retient les maris, un troisième installé dans la ville grouillante. À chaque fois, une héroïne, forte et fragile à la fois. Captive et libre malgré tout.

La figure féminine du *Cri du diable*, une Camille habitée par une jalousie malsaine, se révèle la plus sombre des trois. «En arrière-fond quelque part dans ma tête, il y avait la figure d'Isabelle Adjani dans *Camille Claudel*, avec sa grande robe noire, ravagée par son projet.» C'est pour cela, peut-être, que sa Camille rencontre un peintre. La thématique de la couleur traverse d'ailleurs tout le texte.

D'emblée, l'écriture installe une pesanteur: «Terre grise à la peau dure, car ici, comme des verrues, seules poussent les pierres.» Pas de nom de lieu, dans une ère qui est probablement celle des débuts de l'industrialisation. Mais, dans le fond, les drames qui se jouent sont intimes et sans âge. «Les gens pensent parfois que je parle du village où j'habite, or tout est inventé.» L'adultère, l'enfermement puis la passion extrême, dans l'ordre de parution du triptyque.

«On m'a reproché la simplicité de mes intrigues, mais ce n'est pas ce qui m'intéresse. J'essaie d'être le plus proche de la poésie, tout en y amenant une histoire.» Ce grand marcheur a eu l'idée de cette forme de récit un jour qu'il se baladait en forêt, après avoir lu des haïkus. Là où d'autres choisissent la description, lui préfère les métaphores. «J'en utilise beaucoup car j'y trouve un raccourci pour arriver à faire sentir au mieux une réalité. Je peux passer des semaines sur un chapitre qui peut faire deux phrases.»

Les mots s'agencent en général totalement dans sa tête avant qu'il ne les pose

sur le papier. Ensuite seulement vient la transcription à l'ordinateur.

On a parfois évoqué Ramuz pour parler de son écriture. Il se sent plus proche d'un Steinbeck, d'un Zola ou d'un Giono. Du côté des poètes, il évoque Baudelaire, «un maître», mais n'aime pas Rimbaud. «Dans le fond, il n'y a pas un auteur que j'adore. Plutôt des phrases qui me touchent.»

Jusqu'à ses 18 ans, il n'a pas ouvert un livre: «J'étais basketteur, je voyais la lec-

ture, et l'écriture, comme quelque chose d'inaccessible. Jusqu'au jour où j'ai découvert Prévert. Il utilisait des mots familiers qui m'ont percuté.» Depuis, les mots ne l'ont plus quitté. **Caroline Rieder**

Rencontre avec l'auteur

Lausanne-Palace, sa 17 mars, 11 h-13 h
Inscriptions à prixdeslecteurs@lausanne.ch
Cérémonie publique de remise du prix
Théâtre de Vidy, me 28 mars, 19 h
www.lausanne.ch/prixdeslecteurs



Damien Murith préfère de loin les métaphores aux descriptions. ODILE MEYLAN

Une traversée sur le fil des mots

● **Critique** Dans un village sans nom, «terre de malheur» que les hommes quittent par dizaines, le mari de Camille succombe à une maladie mystérieuse. Après avoir tué un paysan qui a tenté d'abuser d'elle, la jeune femme se jette dans un train à vapeur pour s'en aller chercher une autre vie en ville. Les frères de la victime à ses trousses, la voilà qui travaille dans un café, où elle rencontre le peintre Jonas. L'idylle finira mal. L'essentiel du *Cri du diable* ne se trouve pas dans cette trame vite résumée, mais dans l'agencement des mots, qui excellent à faire ressentir les tressaillements intimes. «Le bonheur est un fil tendu au-dessus du vide. Camille,

funambule, s'élançait.» Et le lecteur, avec elle, traverse cette «ville monstre, ville vampire qui saigne et qui suce...», éprouve comment «les peaux se frôlent comme le lierre avec la pierre...» Jusqu'au feu jaloux qui dévore. Court, le livre se parcourt en prenant le temps de déguster le pouvoir évocateur de cette prose poétique. Intense et poignant.



Le cri du diable
Damien Murith
Éd. L'Âge d'Homme,
120 p.

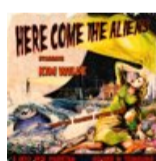
«Je savais mon influence, et honnêtement ça faisait partie du jeu: j'aimais sentir que les gens s'identifiaient à moi. Tu ne fais pas ce métier pour te cacher derrière un buisson»

En dates

1960 Naissance le 18 novembre à Chiswick, près de Londres. Son père est Marty Wilde, l'un des premiers chanteurs de rock'n'roll anglais.
1980 Elle est découverte par Mickie Most, producteur des Animals, de Donovan et du Jeff Beck Group.
1981 En janvier, *Kids in America*, sommet de punk bubblegum, cartonne en Europe et aux États-Unis. Sortie du premier album, avec *Chequered Love*.
1982 *Cambodia, View from a Bridge*, deux singles, deux tubes.
1983 *Catch as Catch Can*, troisième album, casse la dynamique du succès.
1986 Numéro 1 aux États-Unis avec *You Keep Me Hangin' On*, format dance.
1988 Au sommet des charts avec l'album *Close*, pure synthpop eighties.
1996 Après l'échec de *Now & Forever*, elle s'éloigne de la musique. Épouse Hal Fowler. Durant sa grossesse, elle développe une passion pour l'horticulture, qu'elle présentera dans des émissions sur la BBC.
2006 Retour à la musique avec *Never Say Never*, un remix de ses tubes.
2018 *Here Come the Aliens*, 14e disque.

Kim grimpe au septième ciel

● **Critique** On n'attendait franchement rien d'un nouvel album de Kim Wilde en 2018, que l'on imaginait bêcher ses myosotis avec le même entrain dont elle anima nos boums adolescentes. C'est donc avec un étonnement heureux que les tympanes reçoivent ces douze chansons originales, dans un format plus proche des mignardises new wave de ses débuts que des horreurs à la Kylie Minogue de son milieu de carrière. À 57 ans, Kim Wilde déploie assez incroyablement le même timbre sexy qu'à ses 17 balais et signe quelques mélodies terriblement accrocheuses. Ce disque au titre extraterrestre se présente pourtant très terre à terre, inspiré par les chanteurs que Kim et son frère Ricky, toujours à la composition, écouteront ados: Blondie, Elton John, Duran Duran, etc. Rien de trop aride ou expérimental donc. Mais la belle énergie de *Kandy Krush*, le martèlement vorace de *Stereo Shot* et 1969, l'orgueilleuse ballade de *Solstice* valent bien des tentatives pop-rock de jeunots à pantalons trop courts. Alors que la citation vintage est tendance, la has been devient très pertinente.



Here Come the Aliens
Kim Wilde
Phonag
(sortie le 16 mars)

Glam

À 57 ans, la chanteuse anglaise partage son temps entre sa famille, sa musique et sa passion pour... l'horticulture. SEAN J VINCENT

nêtres, la démesure, ça n'a pas été mon truc. Je suis passée à travers sans grand dommage. Surtout, j'ai toujours travaillé avec mon frère Ricky (ndlr: il lui a signé tous ses hits, dès «Kids in America» en 1981). J'ai habité chez mes parents les trois premières années de ma carrière.

Vous souvenez-vous du jour où You Keep Me Hangin' On est devenu numéro 1 aux États-Unis?

Oui, et là aussi c'est typique de ma famille. Ma mère m'a proposé de célébrer ça en allant manger au restaurant indien en bas de chez nous. Mais avant, j'avais un rendez-vous chez le dentiste. J'ai donc fêté mon numéro 1 avec mon dentiste puis avec ma mère devant un plat du jour indien que je n'ai pas pu manger à cause de l'anesthésie!

Du sublime alpin à la mort, *Luxe, calme* ne trouve pas d'au-delà

Critique
La pièce de Mathieu Bertholet se laisse réduire à un dispositif. Décevant

Invoquant le Baudelaire de *L'invitation au voyage*, Mathieu Bertholet émascule le poète en ne gardant que les deux premiers termes de son hexasyllabe demeure fameux. Exit la volupté, nous voici devant *Luxe, calme*. Le principe de la pièce croise deux spécialités helvétiques: les Alpes en lieu de séjour haut de gamme grâce à des palaces cossus; l'assistance au suicide, nouvelle forme très contemporaine de tourisme. Le sublime et la mort.



Un palace alpin pour un ballet de luxe un peu vain. MATHILDA OLMI

L'idée est séduisante, même si le lien de continuité entre ces deux réalités ne relève pas de l'évidence. L'auteur et metteur en scène choisit de chorégrapier une dérive visuelle de l'une à l'autre. La pièce débute dans un hôtel élégant du XIXe, mais, malgré son décor, elle ne prend pas la forme d'un drame bourgeois ou d'un vaudeville. Les personnages, réduits à des emblèmes récitant des répliques à la numérotation clamée, entament un curieux ballet. Quiétude. Accélération. Tourbillon. Au fil des chambres qui se remplissent et se vident, une nouvelle situation prend insensiblement le pas sur scène: celle d'un mouvoir clinique.

La réalisation est virtuose et confine parfois à l'hypnose. Mais cette traduction scénique d'une relation diffuse n'ouvre sur aucun développement, ne se laisse pas incarner par des acteurs ramenés à la fonction de pièces d'une mécanique. Trop formelle, la proposition se laisse réduire à son dispositif, seul argument en faveur des prémices, à part cette accusation imprécise et récurrente de mercantilisme. Le sublime finit gaussé et la mort ne fait que bâiller. **Boris Senff**

Lausanne, Théâtre de Vidy
Jusqu'au di 18 mars
Rens.: 021 619 45 45
www.vidy.ch

En diagonale

Warner s'allie à Facebook

Musique Facebook étend encore un peu son emprise en passant un accord de licence avec Warner Music. Après Universal et Sony, c'est la dernière des trois grandes maisons de disques à signer avec le réseau social pour promouvoir une musique plus personnalisée auprès de ses utilisateurs. Les deux milliards d'utilisateurs de Facebook auront maintenant accès au catalogue de Warner, qui comprend les œuvres d'artistes comme Prince, Ed Sheeran, Coldplay ou Johnny Hallyday, pour agrémenter leurs publications. Ces accords permettent à Facebook de rattraper son retard dans le secteur en expansion du streaming, en comparaison avec les géants du Web Apple ou Google. **ATS**